

Le paradoxe de l'instant

DU MÊME AUTEUR

100 Afortiorismes, www.inventaire-invention.com

*Ouvrage publié avec le concours
du Centre national du livre*

www.collectifmix.org

© éditions MIX., 2007
ISBN : 978-2-914722-63-6

Sophie Coiffier Le paradoxe de l'instant

éditions **MIX**.

28, av. de Laumière - Paris 19

1° Deus ex fabula

Dans nos rêves de petites filles, le prince charmant est plein de noblesse. Dans nos rêves de petits garçons, la princesse aux nobles atours ne dit rien qui blesse, rien de vulgaire, rien qui puisse venir contrarier le bon déroulement de l'histoire. Son universalité se pose sur son visage sans vie puisque la beauté y est toujours visible, même sous la saleté, même sous les habits usés, même après plusieurs jours de marche en forêt. Son visage, comme opéré par le plus grand des chirurgiens, ne subit plus l'injure du temps. La princesse est un visage sans corps, prisonnier d'un miroir ovale, dans lequel toujours des yeux et une bouche invariablement s'accordent et sans aucun discours signifient la noblesse. Tandis que le prince charmant, comme un corps sans visage, se lance à la poursuite de son amour perdu, tue des ennemis, des

dragons, des sorcières, grimpe des collines, se lance à l'assaut des tours et délivre même la princesse de la mort. Il n'y a pas d'autre désir là-dedans que celui de nos rêves de petites filles et de petits garçons, c'est-à-dire celui qui consiste à réunir le visage et le corps.

Le prince est tout en verticalité, forcément. Il arbore une coupe de cheveux à la Du Guesclin, rasé au niveau de la nuque, plus long au-dessus, ce qui lui confère un port de tête incroyable. De trois quarts dos, il me fait penser à Erich Von Stroheim dans un vieux film de guerre. Tel Minerve, il affronte la mort pour venir m'éveiller. Tel Orphée, il affronte la mort pour venir m'éveiller.

Le prince charmant désire éteindre les incendies qu'il allume. Je vois dans ses yeux une eau incandescente. Je projette dans ses yeux tous les livres du monde. Il est la verticalité même, il est Babel. Il est Babel, Minerve et Orphée : il est un mythe, forcément. C'est un spécialiste du mythe. De là où je suis, je peux le garder en secret et vivre toutes sortes de choses depuis le mythe.

Lui : mallette en cuir à bout de bras, petites lunettes d'écaille qui prêtent un semblant de romantisme à ses yeux froids, ça va chérie, une bonne journée ? Moi : robe moulante au genou, bleu marine ceinte d'un petit tablier de travail, attendant la cuisson du rôti ; petit pavillon élégant, chacun notre petite voiture, moi fonctionnelle, lui de fonction ; le dimanche promenade au bord du lac ou en barque lorsqu'il fait beau ; pas

d'enfant ; imaginant dans l'ennui paradisiaque de cette vie le jour lunaire où je le fais passer par-dessus bord, un coup de rame sur la tête ; l'affaire fait du bruit, le dossier 300 pages ; je finirai suicidée dans ma cellule, pendue.

Lui : moto, pantalon de cuir. Moi : chewing-gum à la fraise, cheveux attachés en une longue queue de cheval brune, à l'aide d'un élastique enfantin, deux boules rouges. Je trafique sa moto ; il rate un virage et se noie dans une fosse à purin vers Lisieux. Lui : costume sombre, travaille dans les pompes funèbres. Moi : permanente fatiguée, cernes et jambes lourdes ; élève trois marmots, puis un jour de décembre, fais ma valise dans l'espoir d'un nouveau départ, ne supportant plus la vue des cercueils. Il se suicide en s'ouvrant les veines dans la baignoire. Lui costaud, acrobate dans un cirque. Moi écuyère, légère comme une plume, poète à mes heures. Il me fait la cour en laissant un bouquet de violettes sur les marches de ma roulotte. Je le décois en sortant avec un jongleur blond et bronzé. Il s'enfuit et ouvre une pizzeria du côté de Nice. Lui, moi, moi, lui, le destin sous toutes les coutures.